

# Favey et Grognuz à Yverdon : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195463>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

élegant monastère aux campaniles dorés, qui, tout le jour, résonnent des voix pures des jeunes novices.

Et ce sont à chaque pas, dans les rues animées par les petits ivostchiks en cafetans bleus, sur les trottoirs étroits qui courent entre les maisons peintes, des rencontres amusantes ou bizarres. Tantôt c'est un pope jeune et beau, en robe grise ou marron, ses cheveux flottants sur les épaules, sa barbe soignée, étalée en éventail, pour laisser entrevoir la grosse chaîne d'argent qui scintille à son cou; d'autres fois, c'est un moine en bonnet de velours, le visage encadré de boucles blanches; puis un Chinois avec sa tresse pendante et ses petits pieds, ou un Tartare aux yeux pétillants d'intelligence, dont la tête rasée ressemble à une boule.

#### LES PRODUITS

Assez originaux aussi les marchés: d'abord les boucheries, les amas de viande dépecée par quartiers à la hache, quand elle est gelée, avec, au bout de la boutique très vaste, le scintillement de la lampe sacrée allumée devant un icône.

Les poissonneries ont un cachet plus particulier encore: partout des piscines profondes, entre lesquelles le public circule à l'aise; dans ces piscines, les poissons de [tous les fleuves de la Russie que l'on achète vivants et que l'on prend au filet.

Dans des baquets baignent aussi — j'ignore pourquoi — de mignons petits pores, si petits, si blancs, e groin si rose qu'on les prendrait pour des bêtes en sucre. On les fait rôtir entiers et on les sert entourés d'une neige de raifort.

Quant aux fruits, aux légumes, ils abondent sur les marchés.

Non seulement l'horticulture russe suit, avec succès, les traces de la nôtre, mais peut-être nous dépassera-t-elle bientôt.

Chez nous, on cultive beaucoup dame routine; ici, au contraire, on va, parfois même d'un bond téméraire, au dernier projet, à la plus récente découverte.

D'ailleurs, le fruitier de la Russie est sans rival: il s'appelle la Crimée.

Et la Crimée est une autre Italie avec ses magnifiques vallées semées de villas et de ruines, une Italie qui a des forêts de chênes rouges et de frênes, de grenadiers et d'orangers.

Avec son sol fertile et son radieux soleil, la Crimée a un ciel ouvert sur l'Europe, un autre sur l'Asie.

Le Danube lui apporte les produits et les échos d'Occident, tandis que la mer d'Azoff la met en rapport avec l'Orient. De plus, elle touche à Constantinople et, par le chemin tout bleu des Dardanelles, regarde la côte méditerranéenne.

A chaque pas, en Russie, tantôt devant un spectacle, tantôt devant un autre, on est frappé de la vitalité de ce pays.

Dans les classes supérieures, les Russes ont une nature mobile, ardente, un esprit complexe, une intelligence très souple.

Les paysans ont gardé leur ténacité, leur foi, avec les vertus primordiales des forts: endurance, douceur, résignation, calme, bravoure.

Cette masse compacte de la nation, quelle terre vierge, quel fonds extraordinairement puissant!

Née d'hier, pour ainsi dire, dans l'Europe chancelante et vieillie, la Russie aura un magnifique rôle à jouer.

Les Russes de tous les partis sont d'accord sur ce point: la grandeur future de leur patrie, son rôle prépondérant dans les destinées de l'Europe.

(La France.)

## FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

### XXVII

Tout allait donc pour le mieux dans les deux ménages; c'était à croire que l'absence momentanée de ces dames et leur séjour à Genève avaient exercé sur elles une heureuse influence.

Et nos deux compagnons de plaisir, qui n'étaient pas restés insensibles aux témoignages d'amitié que leurs épouses — rajeunies par un costume à la mode — leur avaient donnés, étaient au troisième ciel, tout en ayant l'air de se demander s'ils n'étaient pas victimes d'une illusion.

Dans les confidences qu'ils échangeaient en

se rendant à leur village, dès la gare d'Echalens, quand, accélérant le pas, ils se trouvaient à quelque distance de leurs épouses, ils durent reconnaître combien il était plus agréable de vivre ainsi en bonne harmonie entre mari et femme.

— Eh bien, disait Favey en passant le bras sous celui de son beau-frère, ça ne pourrait pas mieux aller avec nos gouvernements; on dirait presque qu'on vient de se marier.

— C'est vrai; elles sont à croquer, comme on dit.

— Jamais je n'ai vu la mienne plus guillette..... Il faut tâcher que ça dure, reprit Favey.

— Je ne demande pas mieux, fit Grognuz; mais pourvu que la Marienne ne se réveille pas toute gringe demain matin.

— Ah! ma foi, il te faudra agir en conséquence, il te faudra être genti. D'ailleurs, tu me diras ça demain le tantôt en allant prendre un demi chez Isaac pour lui dire bonjour. Epi nous allons passer l'acte jeudi; nous les prendrons avec nous; on fera un bon dîner ensemble à l'hôtel avec le notaire et le mossieu qui achète, et ce sera encore un bon jour de passé.

— C'est juste, je ne pensais déjà plus à cet acte.

— Aloo! ça ne m'étonne pas; c'est à force que tu es content de retrouver ta Marienne.

— Dis pas des bêtises, répond Grognuz, tout souriant.

Arrivés au village, Mme Grognuz, toujours fort gaie, dit à son mari: « Philippe, va-t'en vite chercher la clef chez Sami, et dis à la Françoise de me prêter une miche jusqu'à demain. »

Puis s'adressant à ses deux parents: « Nous ne voulons pas nous quitter comme ça, vous allez venir manger un petit morceau avec nous, sans compliments. Nous trouverons des œufs, et une omelette est bientôt faite. »

Grognuz ne tarda pas à les rejoindre; il tourna la clef dans la serrure, frotta une allumette sur le fond de son pantalon et alluma la lampe qui se trouvait sur la table de la cuisine, une de ces cuisines spacieuses, comme on en trouve encore fréquemment dans les anciennes habitations de la campagne.

Mme Favey qui avait, dans le village, la réputation de faire des omelettes délicieuses, dit à sa belle-sœur:

— A présent, Marienne, laisse-moi seulement faire, pendant que tu mets la table.

— Eh bien, si tu veux, elle sera meilleure... La toupine du beurre est là, au bas du petit buffet.

De légères bûches de sapin flambèrent bientôt sur le large foyer, illuminant la cuisine jusque dans ses plus sombres recoins.

Le beurre crépita dans la poêle, et Mme Grognuz avait à peine mis le couvert, que déjà l'omelette trônait au milieu de la table, exhalant autour d'elle un fumet appétissant.

Grognuz alla chercher deux bouteilles de bon vin de *La Côte*, et les déposa sur la table en disant:

— Celui-là doit être bon... épi, vous savez, quand il n'y en a plus, il y en a encore... Débouche voir, beau-frère.

Tous prirent place autour de l'omelette et s'empressèrent de trinquer en se souhaitant mutuellement une bonne santé.

Vers la fin de ce modeste repas, qui fut très animé par la bonne humeur de chacun, Favey prenant sa femme par la taille lui donna quelques gros et bruyants baisers. Grognuz, le regardant du coin de l'œil, fut heureux que ce bon mouvement lui donnât l'occasion d'en faire autant.

Pendant ce temps, la chatte, frôlant les jam-

bes de son maître et prenant des airs câlins, semblait aussi solliciter quelques caresses.

— Marienne, s'écria tout à coup Grognuz, regarde voir la minette qui est jalouse!...

— C'est vrai... pauvre Emma!... — on se souvient que c'est le nom de la chatte — viens un peu sur mes genoux... Tu es tout étonnée de voir ton maître si galant... On verra si ça dure...

— Il ne tient qu'à toi, Marienne, répliqua vivement Grognuz.

— Oh! pas à moi seulement, Philippe... Qu'en dis-tu? fit cette dernière en tirant gentiment l'oreille de son époux.

C'est sur ce ton que se termina la soirée; c'est dans ces heureuses dispositions que les deux couples se séparèrent et se serrèrent la main on ne peut plus cordialement.

Avant d'aller se coucher, Mme Grognuz voulut voir « si ses petites bêtes » avaient été bien soignées. Son mari l'accompagna.

Les poules, dormant paisiblement sur leur perchoir, n'entrèrent pas même un œil à leur arrivée; aussi s'éloignèrent-ils bientôt pour aller rendre visite à la chèvre. Cet animal si paisible et si amical, que Mme Grognuz avait soigné et traité pendant tant d'années, ne la reconnaissant pas dans son nouveau costume manifesta de la mauvaise humeur.

En voyant les deux grands nœuds de rubans, qui se dressaient sur le chapeau de sa maîtresse, comme deux cornes, la chèvre baissa la tête, dressa les oreilles et fit mine de vouloir vigoureusement cogner.

— Eh bien, fit Grognuz, il ne faut pas la chicaner, Marienne; elle se gêne un peu de toi; il faut attendre que tu mettes ta robe des jours... Allons nous réduire.

— Je crois, pardine, que tu as raison, Philippe; allons.

(La fin au prochain numéro.)

#### La poignée de mains

au point de vue du savoir-vivre.

Il nous tombe sous la main un ancien numéro du *Petit Journal*, dans lequel *Ann Sèph* donnait sur la poignée de mains les règles de convenance et de savoir-vivre qu'on va lire, et dont quelques particularités peuvent encore être ignorées de plusieurs:

« On ne tend pas la main aux gens que l'on voit pour la première fois, dès le début de leur visite, à moins que ce soit par suite d'un mouvement bienveillant, charitable, pour les encourager, les mettre à l'aise ou, encore, si ce sont des personnes adressées par un ami commun, et afin de ne pas faire mentir le proverbe:

« Les amis de nos amis, etc. »

A la fin d'une première entrevue, on ne donne pas non plus sa main, si des relations mondaines ultérieures ne doivent pas s'établir entre les deux interlocuteurs. Toutefois, il arrive qu'à première vue une sympathie aussi vive que soudaine s'établisse entre deux personnes. Alors, si on a été subjugué et si on s'aperçoit que, de son côté, on n'a pas été désagréable, on peut avancer sa main; c'est la manifestation extérieure de ce sentiment presque irrésistible qui vient de naître dans le cœur. Mais on mettra dans ce geste spontané une nuance de réserve, de timidité, comme si l'on disait: « Je risque de me faire trouver bien familier. » Et en effet, cette manière rapide de procéder pourrait fournir matière à critiques.

Jamais un homme ne présente le premier sa main à une femme. C'est elle qui doit avoir l'initiative de ce mouvement. « C'est la reine qui parle la première » et dans les rapports mondains, la femme est reine; elle a, du moins, la prééminence sur l'homme. La femme en ten-